

400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

L'ÉCLIPSE

ABÎMES ET TÉNÈBRES • I



Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

L'éclipse

NORA ROBERTS

Abîmes et ténèbres – 1

L'éclipse

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anaïs Goacolou



Titre original
YEAR ONE

Éditeur original
St. Martin's Press, New York

© Nora Roberts, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

À Logan, pour les conseils

LA CALAMITÉ

*C'est la petite voix douce qu'entend l'âme,
et non le fracas assourdissant de la Calamité.*

William Dean HOWELLS

1

Dumfries, Écosse

Lorsque Ross MacLeod appuya sur la détente pour abattre le faisán, il n'avait aucun moyen de savoir qu'il venait de se donner la mort. À lui ainsi qu'à des millions d'autres êtres humains. Par une journée froide et humide, la dernière de ce qui serait sa dernière année, il chassait avec son frère et son cousin, parcourant le terrain gelé qui craquait sous les pieds, dans un ciel d'hiver bleu délavé. Il se sentait en pleine forme, lui qui à soixante-quatre ans visitait la salle de sport trois fois par semaine et dont la passion pour le golf se traduisait par un handicap de neuf. Avec son jumeau Rob, il avait fondé – et continuait de diriger – une entreprise de marketing qui connaissait un beau succès, basée à New York et Londres. Son épouse depuis maintenant trente-neuf ans était restée, avec celle de Rob et celle de leur cousin Hugh, bien au chaud dans leur charmante vieille ferme. Avec le feu qui crépitait dans les cheminées et la bouilloire toujours prête, les femmes avaient tenu à mettre les petits plats dans les grands pour le réveillon du Nouvel An. Leurs

maris évoluaient gaillardement à travers champs, en grandes bottes en caoutchouc.

La ferme des MacLeod, transmise de père en fils depuis plus de deux cents ans, s'étendait sur quatre-vingts hectares. Hugh adorait son domaine, autant qu'il aimait son épouse, ses enfants et ses petits-enfants. Depuis le champ qu'ils traversaient, on apercevait des collines dans le lointain, à l'est. Dans la direction opposée, pas si loin, la mer d'Irlande s'agitait. Les frères voyageaient souvent en famille, mais ce pèlerinage annuel à la ferme restait un grand événement pour tous les deux. Dans leur enfance, ils y avaient souvent passé un mois pendant l'été, et avaient couru la campagne avec Hugh et son frère Duncan, qui avait depuis trouvé la mort dans les rangs de l'armée. Ross et Rob, les garçons de la ville, avaient toujours adoré aider leur oncle Jamie et leur tante Bess à la ferme.

Ils avaient appris à pêcher, chasser, nourrir les poules et chercher leurs œufs. Ils avaient parcouru les forêts et les champs, à pied et à cheval. Souvent, par des nuits sans lune, ils s'étaient éclipsés pour aller sur le terrain qu'ils foulaient en ce moment même. Ils y tenaient des réunions secrètes et tentaient d'invoquer les esprits dans le petit cercle de pierres que les gens du cru appelaient *sgiath de solas* : bouclier de lumière.

Jamais ils n'y étaient parvenus, pas plus qu'ils n'avaient repéré les fées et les *haints*, ces fantômes qui, ils en avaient la certitude, erraient dans les forêts. Toutefois, lors d'une aventure nocturne, au moment où même l'air retenait sa respiration, Ross aurait juré percevoir une présence ténébreuse, entendre bruissier ses ailes, voire humer son haleine fétide. Il avait senti, affirmait-il toujours, le souffle s'insinuer en lui. Dans sa panique d'adolescent, il avait quitté le cercle avec une telle hâte qu'il avait trébuché et s'était éraflé la paume de la main sur une pierre. Une unique goutte de sang était tombée à terre. Devenus hommes, ils riaient encore de cette nuit si

lointaine et chérissaient ces souvenirs. Devenus hommes, ils avaient amené leurs femmes, puis leurs enfants, à la ferme pour une visite annuelle qui commençait au lendemain de Noël et se terminait au 2 janvier.

Leurs fils, accompagnés de leurs épouses, venaient de partir le matin pour Londres, où ils fêteraient la nouvelle année avec des amis et s'attarderaient quelques jours pour affaires. Seule la fille de Ross, Katie, enceinte de jumeaux, était restée à New York. Elle prévoyait d'accueillir ses parents avec un dîner qui n'aurait jamais lieu. Mais en ce vivifiant dernier jour de l'année, Ross MacLeod se sentait aussi en forme et joyeux que l'enfant qu'il avait été. Il s'interrogea un instant sur le petit frisson qui lui parcourait l'échine, sur les corbeaux qui volaient et croassaient au-dessus du cercle de pierres, mais au moment où il écartait son inquiétude, le faisan mâle s'éleva dans les airs, en une myriade de couleurs sur le ciel pâle. Ross leva le calibre douze offert par son oncle pour son seizième anniversaire et suivit le vol de l'oiseau. Peut-être la base de sa paume, éraflée plus de cinquante ans auparavant, le picota-t-elle, puis palpita un instant. Pourtant... il appuya sur la détente. Lorsque le coup résonna dans l'air, les corbeaux crièrent, sans pour autant se disperser. Au contraire, l'un d'eux se précipita, comme pour attraper la proie abattue. L'un des hommes rit quand l'oiseau noir, lancé à pleine vitesse, se heurta au faisan en pleine chute. Le faisan mort atterrit juste au centre du cercle de pierres. Son sang macula le sol gelé. Rob posa une main sur l'épaule de son frère et les trois hommes sourirent tandis que le joyeux labrador de Hugh filait chercher le gibier.

— Vous avez vu ce fou de corbeau ? s'exclama Ross, qui esquissa un signe de tête incrédule, puis rit de nouveau. Il n'aura pas de faisan pour dîner.

— Mais nous, si, répliqua Hugh. Ça fait trois pour chacun, assez pour un festin.

Les hommes rassemblèrent leur gibier et Rob sortit rapidement une perche à selfie de sa poche.

— Toujours prêt.

Ils posèrent alors : trois hommes aux joues rougies par le froid, les yeux du bleu étincelant des MacLeod. Puis ils refirent le plaisant chemin de retour à la ferme.

Derrière eux, le sang de l'oiseau, comme chauffé par une flamme, imbibait peu à peu le sol gelé. La couche de givre s'amincit et se craquela sous le liquide frémissant.

Les chasseurs victorieux avançaient d'un bon pas entre les champs où le seigle d'hiver s'agitait légèrement au vent, et les moutons qui broutaient sur une petite colline. L'une des vaches que Hugh gardait pour l'engraisser descendait nonchalamment.

Ross, satisfait, s'estimait béni de terminer une année et d'en entamer une autre à la ferme, en compagnie de ceux qu'il aimait. La fumée s'échappait des cheminées de la solide maison en pierre. À leur approche, les chiens, qui avaient accompli leur mission de la journée, partirent en avant pour jouer et se chamailler. Les hommes, qui connaissaient la musique, se dirigèrent vers un petit hangar. Millie, l'épouse de Hugh, femme et fille de fermier, refusait catégoriquement de vider et dépecer le gibier. Ils se mirent donc au travail, sur un plan que Hugh avait construit pour cette activité. Ils bavardaient tranquillement, évoquant la chasse et le repas à venir, pendant que Ross prenait un sécateur pour sectionner les ailes de l'un des faisans. Il le nettoya comme son oncle le lui avait appris, en coupant près du corps.

Certains morceaux seraient utilisés pour la soupe, et ils étaient déposés dans un sac en plastique épais à destination de la cuisine. D'autres partaient dans un autre sac pour être jetés. Rob leva une tête coupée en imitant des piailllements.

Malgré lui, Ross rit en jetant un œil. Son pouce dérapa alors sur un os cassé.

— Merde, marmonna-t-il en posant l'index dessus pour arrêter le filet de sang.

— Ben alors, tu sais qu'il faut faire attention, se moqua Hugh.

— Oui, bon. C'est à cause de notre clown.

Quand il retira la peau de l'animal, le sang de l'oiseau se mêla au sien. Une fois leur tâche terminée, ils nettochèrent la volaille vidée avec de l'eau glacée tirée du puits avant de l'apporter à la cuisine. Les femmes étaient réunies dans la grande cuisine de ferme dont l'air était imprégné des senteurs de pâtisserie et de la chaleur de l'âtre. Ross trouva le tableau si agréable qu'il en fut touché. Il déposa les oiseaux sur le large comptoir et prit sa femme dans ses bras, la faisant rire.

— Le retour des chasseurs.

Angie lui donna un baiser rapide et sonore. Millie, dont la tignasse rousse bouclée était rassemblée au sommet du crâne, hocha la tête avec approbation devant le gibier.

— Il y a de quoi rôtir pour notre fête et aussi pour le réveillon. Si on faisait des tourtes au faisan et aux noix ? Tu les aimes bien, Robbie, je me rappelle.

Il sourit et tapota la bedaine qui débordait par-dessus sa ceinture.

— Je ferais mieux de retourner en descendre quelques autres, histoire qu'il en reste pour tout le monde.

Sa femme Jayne lui planta un doigt dans le ventre.

— Comme tu comptes t'empiffrer, tu vas travailler avant.

— Ah ça, oui, approuva Millie. Hugh, allez chercher la grande table pour la mettre dans le grand salon, pour le réveillon, et mettez-y la nappe en dentelle de ma mère. Je veux les jolis chandeliers dessus. Et prenez les chaises supplémentaires dans le placard et installez-les.

— On pourra les installer n'importe comment, de toute façon, vous voudrez qu'on les change de place.

— Raison de plus pour vous y mettre, répliqua Millie qui se frotta les mains devant les volailles. Très bien, mesdames, chassons les hommes pour qu'ils se bougent et commençons de notre côté.

La famille heureuse se prépara un véritable festin et fit honneur aux faisans rôtis avec de l'estragon, farcis aux oranges, aux pommes, à l'échalote et à la sauge, sur un lit de carottes, de pommes de terre et de tomates. Les petits pois et le bon pain brun sorti du four accompagnaient le tout, sans oublier du beurre fermier.

En famille et entre vieux amis, ils apprécièrent le dernier repas de l'année avec deux bouteilles du Cristal que Ross et Angie avaient rapportées de New York spécialement pour l'occasion. Une petite neige tourbillonnait au-dehors pendant que tout le monde débarrassait et faisait la vaisselle, encore dans le bonheur du repas et tout à l'impatience de la fête à venir. Les bougies allumées, les feux crépitants, encore de la nourriture – fruit de deux jours de préparatifs – sur les tables, ainsi que du vin, du whisky et du champagne. Du traditionnel cordial ainsi que des scones, du haggis et un assortiment de fromages pour Hogmanay, le réveillon à l'écossaise.

Certains voisins et amis arrivèrent en avance pour manger, boire et échanger les dernières nouvelles, pour taper des pieds en rythme avec les flûtes et les violons. La maison s'emplit de musique, de chants et de camaraderie, et la vieille pendule au mur sonna minuit. L'année mourut au dernier coup et le Nouvel An fut accueilli par des acclamations, des baisers et des voix qui entonnaient *Auld Lang Syne*. Ross avait Angie blottie contre lui et se tenait bras dessus, bras dessous avec son frère.

À la fin de la chanson, la porte d'entrée s'ouvrit en grand.
— Le premier entré ! s'exclama quelqu'un.

Ross regarda la porte, s'attendant à voir l'un des gars Frazier, ou peut-être Delroy MacGruder. Que des jeunes gens aux cheveux bruns et d'heureuse nature, comme l'exigeait la tradition : le premier à pénétrer dans la maison à la nouvelle année devait répondre à cette description pour porter bonheur. Mais tout ce qui entra fut le vent, les petits flocons de neige et le noir profond de la campagne. Ross, qui était le plus proche, s'avança lui-même vers la porte et sortit. Le froid qu'il ressentit, il le mit sur le compte de la rafale soudaine et de l'étrange silence qui régnait, en dehors du vent.

L'air retenait son souffle.

Avait-il entendu un bruissement d'ailes, aperçu une ombre allongée ? Là-bas, au cœur de l'obscurité ?

Avec un bref frisson, il retourna à l'intérieur, en homme qui ne connaîtrait jamais une autre fête et ne célébrerait jamais une nouvelle année, devenant ainsi le premier entré.

— Elle devait être mal verrouillée, dit-il en refermant la porte.

Encore glacé jusqu'aux os, Ross se dirigea vers les flammes pour y exposer ses mains. Une vieille femme était assise à côté de la cheminée, son châle bien serré autour d'elle, sa canne appuyée contre la chaise. Il savait que c'était l'arrière-grand-mère des petits Frazier.

— Je peux vous servir un whisky, madame Frazier ?

Elle lui attrapa la main avec une force surprenante, de la sienne, maigre et constellée de taches de vieillesse. Elle le vrilla de ses yeux sombres.

— C'est écrit depuis si longtemps que la plupart des gens ont oublié.

— Pardon ?

— Le bouclier devait être brisé, le tissu déchiré, par le sang de Tuatha de Danann. Ainsi s'annoncent la fin et le chagrin, la lutte et la peur. Le commencement et la lumière. Jamais je n'aurais cru être encore en vie pour y assister.

Ross posa son autre main sur la sienne avec douceur et indulgence. Certains prétendaient qu'elle était fée. D'autres estimaient qu'elle divaguait un peu. Mais le froid le piqua de nouveau, comme un aiguillon glacé à la base de sa colonne vertébrale.

— Ça commence par toi, enfant des anciens.

Les yeux de la vieille femme s'assombrirent, sa voix se fit plus grave, provoquant chez Ross MacLeod un nouveau frisson.

— Ainsi se réveillent à nouveau, entre la naissance et la mort du temps, les puissances assoupies depuis si longtemps. Ténèbres et lumières. Maintenant débute leur bataille sanglante. Et avec l'éclair et la douleur de l'enfantement d'une mère, vient celle qui ceint l'épée. Les tombes sont nombreuses, et la tienne, la première. La guerre est longue, et la fin n'est pas écrite.

La pitié se lisant sur son visage, elle ajouta, d'une voix plus frêle, les yeux de nouveau clairs :

— Mais il n'y a pas de reproche là-dedans, et les bonheurs surviendront lorsque des magyes longtemps restées dans l'ombre ressurgiront. La joie peut exister après les larmes. (Avec un soupir, elle lui pressa légèrement la main.) Je veux bien un whisky, merci.

— Bien sûr.

Ross se dit qu'il était bien bête d'être remué par ces paroles dénuées de sens, par ces yeux qui le sondaient. Mais il dut se calmer avant de lui servir un verre – et un pour lui par la même occasion.

Le silence se fit dans la pièce lorsque de grands coups résonnèrent à la porte. Hugh alla ouvrir à l'un des petits Frazier – Ross n'aurait pu dire lequel c'était – qui fut accueilli par des applaudissements, sourire aux lèvres et miches de pain sous le bras. Et pourtant, l'heure de porter bonheur était venue et repartie. Toutefois, lorsque les derniers convives prirent congé à presque 4 heures du matin, Ross avait oublié son malaise. Peut-être avait-il un peu trop bu, mais c'était nuit de fête, et il n'avait qu'à tituber jusqu'à son lit. Angie se glissa à son côté quelques minutes après : rien ne l'empêchait de se démaquiller et de se passer sa crème de nuit.

— Bonne année, mon amour, murmura-t-elle après un soupir.

Il l'enlaça d'un bras dans le noir.

— Bonne année, mon amour.

Et il sombra dans le sommeil. Il rêva d'un faisan couvert de sang qui tombait à l'intérieur du petit cercle de pierres ainsi que de corbeaux aux yeux noirs qui tournoyaient en nuées assez serrées pour masquer le soleil. Il rêva de hurlements du vent semblables à ceux d'un loup, rêva d'un froid cinglant et d'une chaleur de plomb. De pleurs et de gémissements, de glas et de tintements qui retentissaient de plus en plus vite pour marquer le temps.

Puis un silence soudain et terrible.

Il se réveilla à midi largement passé, avec une migraine atroce et un estomac en piteux état. Comme il avait mérité cette gueule de bois, il se résigna à se lever, à se diriger tant bien que mal vers la salle de bains, où il fouilla la petite trousse de secours de sa femme pour trouver de l'aspirine.

Il en avala quatre avant de boire deux verres d'eau pour calmer sa gorge qui le démangeait. Il essaya de prendre une douche chaude, se sentit un peu mieux et s'habilla pour descendre. Dans la cuisine, les autres étaient rassemblés autour

d'un brunch : œufs, bacon, scones et fromage. L'odeur plus que la vue de la nourriture lui retourna l'estomac.

— Mais voilà qu'il se lève ! lança Angie avec un sourire, avant de scruter son visage tout en rejetant en arrière ses cheveux qui lui arrivaient au menton. Tu n'as pas l'air en forme, chéri.

— C'est vrai, tu ne parais pas dans ton assiette, approuva Millie, qui se releva de table. Assieds-toi, je vais te préparer un bon thé.

— Plutôt une tisane de gingembre, pour ce qui le tourmente, recommanda Hugh. C'est la recette du lendemain de cuite.

— On a tous bu plus que de raison, dit Rob en avalant son thé à grandes goulées. Je me sens un peu dans les vapes aussi, mais ça m'a aidé de manger.

— Pour l'instant, je vais éviter.

Ross prit l'infusion que lui tendait Millie, murmura un merci et avala à petites gorgées.

— Je crois que je vais prendre l'air, pour m'éclaircir les idées, et me souvenir que je suis trop vieux pour boire presque jusqu'à l'aube.

— Parle pour toi.

Bien qu'un peu pâle aussi, Rob mordit dans un scone.

— J'aurai toujours quatre minutes d'avance sur toi.

— Trois minutes et quarante-trois secondes, protesta Ross.

Ross enfila des bottes en caoutchouc, puis un épais blouson. Il pensa à sa gorge toujours douloureuse et mit une écharpe, puis une casquette. Prenant le thé que Millie lui tendait dans un gros mug épais, il sortit dans la fraîcheur matinale. Il sirota le thé fort et brûlant en se mettant à marcher. Bilbo, le labrador noir, l'accompagna en réglant son rythme sur le sien. Ross marcha loin et se sentit plutôt mieux. Les lendemains de cuite, c'était vache, mais ça ne durait pas. Et il refusait de

passer les dernières heures de son voyage en Écosse à râler d'avoir bu trop de vin et de whisky. Une gueule de bois ne pouvait gâcher une bonne promenade dans la campagne avec un chouette chien.

Il se retrouva dans le champ où il avait abattu le dernier faisan la veille. Là, il s'avança vers le petit cercle de pierres.

Était-ce son sang sur l'herbe pâle d'hiver, sous le manteau de neige ? Était-il noir ?

Il ne souhaitait pas s'approcher, ne souhaitait pas voir. En se détournant, il perçut du mouvement. Le chien émit un grondement sourd et guttural ; Ross se tourna vers le petit bouquet de vieux arbres tordus au bord du champ. *Il y a quelque chose là-bas*, pensa-t-il avec un frisson. Il l'entendait bouger. Juste un chevreuil, se raisonna-t-il. Ou alors un renard. Peut-être un promeneur. Mais le chien montra les dents et hérissa le poil.

— Il y a quelqu'un ? cria Ross.

Mais il n'entendit que le vague bruit de mouvement.

— Le vent, conclut-il avec fermeté. Ce n'est que le vent.

Mais il savait, comme du temps où il était enfant, que ce n'était pas le vent. Il recula de plusieurs pas, scrutant les arbres.

— Allez, Bilbo. Viens, on rentre.

Il se détourna et se mit à s'éloigner d'un pas vif, pris d'un mauvais pressentiment. En jetant un regard en arrière, il vit que le chien n'avait pas bougé, toujours fermement campé sur ses pattes, la fourrure hérissée.

— Bilbo ! Au pied ! cria Ross en tapant dans ses mains. Tout de suite !

Le chien tourna la tête et, un instant, ses yeux furent presque sauvages. Puis il trotta vers Ross, la langue pendante, joyeux. Ross maintint une allure soutenue jusqu'à l'autre bout du champ. Il posa une main encore un peu tremblante sur la tête du chien.

— Très bien, on est tous les deux bêtes. On n'en reparlera jamais.

Son mal de tête s'était un peu atténué et son estomac semblait assez remis pour qu'il ose grignoter une tranche de pain grillé avec une nouvelle tasse de thé. Le pire devait forcément être passé. Il s'assit avec les autres hommes devant un match à la télé et s'assoupit, faisant de sombres rêves morcelés. La sieste le revigora et le simple bol de soupe qu'il avala au dîner avait un goût divin. Il fit ses bagages avec Angie.

— Je vais me coucher tôt, ce soir, déclara-t-il. Je suis un peu à plat.

— Tu as l'air... tout patraque, dit Angie en lui posant une main sur la joue. Et tu es peut-être un peu chaud.

— Je crois que je couve un bon rhume.

Il n'en fallut pas plus à Angie pour aller farfouiller dans la salle de bains, puis revenir avec deux cachets vert fluo et un verre d'eau.

— Prends ça et mets-toi au lit. C'est pour le rhume, le soir, donc ça aide à dormir aussi.

— Tu penses à tout, dit-il avant de les avaler. Dis aux autres à demain de ma part.

— Allez, dors.

Elle le borda, ce qui le fit sourire, et l'embrassa sur le front.

— Un peu chaud, oui.

— J'irai mieux après une bonne nuit de sommeil.

— Tu as intérêt !

Le lendemain matin, il crut bien que c'était oublié. Il ne pouvait prétendre s'être complètement remis, avec ce mal de tête qui persistait et ses intestins en vrac, mais il absorba un solide petit déjeuner : porridge et café noir bien fort. Une dernière promenade, puis le chargement de la voiture

l'obligèrent à être un peu plus actif. Il embrassa Millie et donna l'accolade à Hugh.

— Passez à New York au printemps.

— Eh, pourquoi pas ? Notre Jamie peut se débrouiller seul ici pendant quelques jours.

— Vous lui direz au revoir de notre part.

— Vous pouvez compter sur nous. Il sera sans doute rentré sous peu, mais...

— On a un avion à prendre, compléta Rob, qui fit ses adieux à son tour.

— Ah, vous allez me manquer, s'écria Millie en embrassant les deux femmes. Bon voyage, portez-vous bien.

— Venez nous voir ! lança Angie en entrant dans la voiture. On vous aime !

Elle envoya un baiser tandis qu'ils s'éloignaient de la ferme MacLeod pour la dernière fois.

Ils rendirent la voiture de location, transmettant ainsi le virus à l'employé et à l'homme d'affaires qui la loua à la suite. Ils contaminèrent le portier en lui laissant un pourboire. Avant d'arriver aux contrôles de sécurité, l'infection s'était propagée à au moins deux douzaines de personnes. Et le compte ne fit qu'augmenter dans le salon d'attente de la classe affaires où ils burent un Bloody Mary et se remémorèrent des moments de leurs vacances.

— C'est l'heure, Jayne.

Rob se leva, étreignit son frère et embrassa Angie sur la joue.

— À la semaine prochaine.

— Tiens-moi au courant pour le dossier Colridge, lui lança Ross.

— Je fais ça. Jusqu'à Londres, on n'en a pas pour longtemps. S'il y a quelque chose que tu dois savoir, tu l'auras

déjà à ta descente d'avion à New York. Repose-toi pendant le vol. T'es encore pâle.

— Toi aussi, tu n'as pas tout à fait l'air dans ton assiette.

— Je vais me remettre, dit Rob avant d'attraper sa mallette et d'adresser à son jumeau un bref signe.

— On se voit de l'autre côté de l'océan, frangin.

Rob et Jayne MacLeod transportèrent le virus à Londres. Sur le chemin, ils le transmirent à des passagers en correspondance pour Paris, Rome, Francfort, Dublin et plus loin. À Heathrow, ce qui serait un jour connu comme la Calamité s'étendit à des voyageurs à destination de Tokyo, Hong Kong, Los Angeles, Washington et Moscou. Le chauffeur qui les déposa à leur hôtel, père de quatre enfants, le ramena chez lui et signa l'arrêt de mort de toute sa famille au dîner. La réceptionniste du Dorchester les accueillit gaiement, et elle était sincèrement joyeuse : elle partait le lendemain matin pour toute une semaine à Bimini. Elle emporta la Calamité avec elle. Ce soir-là, en prenant l'apéritif, puis le dîner avec leur fils, leur belle-fille, leur neveu et sa femme, ils propagèrent la mort à d'autres membres de la famille, et l'ajoutèrent à un généreux pourboire au serveur.

Ce soir-là, attribuant sa gorge douloureuse, sa fatigue et son estomac vaseux à un virus attrapé auprès de son frère – ce en quoi il n'avait pas tort –, Rob prit un cachet contre les états grippaux en se disant qu'il serait rétabli le lendemain.

Pendant son vol au-dessus de l'Atlantique, Ross essaya de se plonger dans un livre, sans parvenir à se concentrer. Il passa à de la musique en espérant être bercé. À côté de lui, Angie s'était installée devant une comédie romantique aussi légère et pétillante que sa flûte de champagne. À mi-chemin, il se

réveilla avec une violente quinte de toux. Angie se redressa aussitôt pour lui taper dans le dos.

— Je vais demander de l'eau, commença-t-elle.

Mais il secoua la tête et l'arrêta d'un geste. Il détacha sa ceinture en cafouillant et se hâta vers les toilettes. Les mains accrochées au lavabo, il cracha d'épaisses glaires jaunes qui brûlaient en quittant ses poumons peinant à respirer. Alors qu'il cherchait à reprendre son souffle, il se remit à tousser. Il pensa, bêtement, au film *La Folle Journée de Ferris Bueller*, où on parlait de cracher littéralement un poumon, tout en expectorant encore des mucosités et en vomissant faiblement. Alors, une douleur aiguë lui donna tout juste le temps de baisser son pantalon. Il eut l'impression de chier l'intégralité de ses intestins, la sueur perlant à son front. Assailli par une bouffée de chaleur, il posa une main sur la paroi et ferma les yeux tandis que son corps se vidait brutalement. Quand la douleur s'atténua et que les vertiges passèrent, il aurait pu pleurer de soulagement. Exténué, il se nettoya, se rinça avec le bain de bouche fourni, s'aspergea le visage d'eau fraîche. Là, il se sentit mieux. Il examina son visage dans le miroir et s'avoua qu'il avait les yeux un peu creusés, mais trouva sa tête moins inquiétante. Il avait dû expulser la saleté de virus qui se trouvait en lui. Lorsqu'il sortit, l'hôtesse principale lui jeta un regard préoccupé.

— Vous vous sentez bien, monsieur ?

— Je crois, fit-il, un peu embarrassé, avant de donner le change avec un clin d'œil et une blague. J'ai dû manger trop de haggis.

Elle rit avec obligeance, sans se douter qu'elle serait tout aussi violemment malade d'ici moins de soixante-douze heures.

Ross retourna à côté d'Angie, et se glissa sur le siège hublot.

— Ça va, chéri ?

— Moui, je pense que c'est bon, maintenant.

Après un examen attentif, elle lui frotta affectueusement la main.

— Tu as meilleure mine. Tu veux du thé ?

— Pourquoi pas.

Il sirota du thé et se trouva assez mis en appétit pour goûter un peu du poulet et du riz prévus au menu. Une heure avant l'atterrissage, il fut repris d'un accès de toux, de vomissements et de diarrhée, mais le jugea moins violent que le précédent. Il s'appuya sur Angie pour passer la douane, le contrôle des passeports et pour pousser le chariot de bagages jusqu'à l'endroit où leur chauffeur les attendait.

— Je suis ravi de vous revoir. Je vais prendre ça, monsieur Mac.

— Merci, Amid.

— Votre voyage s'est bien passé ?

— C'était superbe, répondit Angie alors qu'ils serpentaient dans la foule de l'aéroport Kennedy. Mais Ross ne se sent pas très bien. Il a attrapé un virus pendant le séjour.

— Je suis désolé de l'apprendre. Je vais vous ramener chez vous aussi vite que possible.

Pour Ross, le retour chez lui passa dans un flou d'épuisement : l'arrivée à la voiture, le chargement des bagages, la circulation à l'aéroport, le trajet vers leur jolie maison de Brooklyn, où ils avaient élevé leurs deux enfants. Encore une fois, il laissa Angie s'occuper des détails, reconnaissant qu'elle garde le bras autour de sa taille pour supporter un peu de son poids tout en le dirigeant dans l'escalier.

— Allez, direct au lit.

— Je suis d'accord, mais je veux me doucher d'abord. Je me sens... J'ai besoin d'une douche.

Elle l'aïda à se déshabiller, ce qui déclencha chez lui une vague de tendresse. Il posa la tête sur la poitrine de sa femme.

— Que ferais-je sans toi ?

— Je te déconseille de chercher à le découvrir !

La douche fut un délice et lui donna à croire avec certitude que le pire était passé. Quand il ressortit et vit qu'Angie avait débordé le lit et posé sur la table de nuit une bouteille d'eau, un verre de ginger ale et son téléphone, il sentit ses yeux lui piquer de gratitude. Elle baissa le store avec la télécommande.

— Bois un peu d'eau ou de soda pour ne pas te déshydrater. Et si tu ne vas pas mieux demain matin, ce sera le médecin, je t'avertis.

— Je vais déjà mieux, affirma-t-il.

Ce qui ne l'empêcha pas d'obéir : il avala une partie du ginger ale avant de se glisser avec bonheur dans le lit. Sa femme le borda et lui posa une main sur le front avec sollicitude.

— Tu as de la fièvre, c'est sûr. Je vais chercher le thermomètre.

— Plus tard... Laisse-moi dormir une heure ou deux, d'abord.

— Je suis juste là, en bas.

Il ferma les yeux et poussa un soupir.

— Juste besoin de dormir un peu dans mon lit.

Elle descendit, sortit un poulet découpé du congélateur et entreprit de passer les morceaux sous l'eau pour accélérer la décongélation.

Elle allait préparer une grosse marmite de soupe au poulet, son remède à tous les maux. Elle en voulait bien aussi, car elle-même était fourbue et avait déjà pris quelques cachets dans le dos de Ross : elle aussi avait mal à la gorge. Inutile de l'inquiéter alors qu'il se sentait si mal. De toute façon, elle était plus solide que Ross et vaincrait sans doute le virus avant que ça ne soit grave. Pendant qu'elle s'affairait, elle mit son téléphone sur haut-parleur pour appeler sa

filles, Katie. Elles bavardèrent gaiement tandis qu'Angie se préparait un thé.

— Papa est par là, que je lui dise bonjour ?

— Il dort. Il a attrapé un truc le jour du Nouvel An.

— Oh, c'est pas vrai !

— Ne t'en fais pas. Je fais de la soupe au poulet. Il sera remis d'ici samedi, quand on viendra manger chez vous. On est trop impatients de vous voir, toi et Tony. Oh, Katie, j'ai trouvé des petites tenues adorables pour les bébés ! Et même un bon paquet de tenues adorables. Tu verras, un peu. Mais je dois y aller.

Parler lui brûlait affreusement la gorge.

— On se voit bientôt. Ne passe pas à la maison, et je ne plaisante pas. Ton père est sûrement contagieux.

— Souhaite-lui bon rétablissement de ma part et dis-lui de m'appeler quand il sera réveillé.

— Je le ferai. Je t'aime, ma puce.

— Moi aussi.

Angie alluma la télé de la cuisine pour se tenir compagnie, puis jugea qu'un verre de vin lui ferait plus de bien que le thé.

Elle mit le poulet, avec la carcasse, dans la marmite, puis alla faire un tour en haut pour voir son mari. Rassurée de l'entendre ronfler paisiblement, elle redescendit peler des carottes et des pommes de terre et hacher du céleri. Elle se concentra sur sa tâche, se laissant envelopper par les bavardages joyeux de la télé. Elle ignora résolument le mal de tête qui commençait à se dessiner derrière ses yeux. Si Ross se sentait mieux – et quelle fièvre il avait eue ! – elle le ferait venir au salon. Et elle allait se mettre en pyjama aussi, parce qu'elle n'était pas très en forme non plus ; ils se blottiraient ensemble devant la télé pour manger leur soupe au poulet. Elle fit la soupe machinalement, jetant la carcasse une fois qu'elle eut ajouté du goût, coupant de beaux morceaux

de viande, ajoutant les légumes, les herbes, les épices et le bouillon de poulet qu'elle faisait elle-même. Elle mit le tout à mijoter et retourna en haut. Comme elle ne souhaitait pas déranger Ross, mais voulait rester près de lui, elle alla dans ce qui avait été la chambre de sa fille et servait désormais aux petits-enfants lorsqu'ils venaient... Puis fila aux toilettes les plus proches pour vomir le riz qu'elle avait mangé dans l'avion.

— Bon sang, Ross, qu'est-ce que tu as ramassé comme saleté ?

Elle prit sa température dans l'oreille et quand le thermomètre bipa, elle regarda les chiffres affichés avec stupeur : 38,5.

— Voilà qui règle la question : plateaux-repas au lit pour tous les deux.

Mais pour l'instant, elle prit un anti-inflammatoire et alla se servir un verre de ginger ale avec des glaçons. Après s'être glissée en silence dans leur chambre, elle attrapa un sweat-shirt, un pantalon en flanelle, plus des chaussettes, car elle sentait des frissons arriver. De retour dans l'autre pièce, elle se changea, s'allongea, se couvrit du joli jeté de lit laissé à côté et s'endormit presque aussitôt.

Elle sombra dans des rêves d'éclairs noirs et d'oiseaux noirs, d'une rivière qui coulait rouge à torrents. Elle s'éveilla en sursaut, la gorge en feu et la tête comme une pastèque. Était-ce un cri ? Tout en essayant de se dépêtrer du jeté de lit, elle entendit un bruit sourd.

— Ross !

Quand elle bondit, la pièce se mit à tourner. Elle marmonna un juron et fonça dans la chambre, où elle cria à son tour. Par terre, à côté du lit, Ross était secoué de convulsions. Elle accourut et s'efforça de le faire basculer sur le côté. C'était le protocole, non ? Elle n'en était pas sûre à cent pour cent.

Elle attrapa le téléphone resté sur la table de nuit et composa le numéro d'urgence.

— Il me faut une ambulance. De l'aide. Oh, mon Dieu. (Elle débita l'adresse à toute vitesse.) Mon mari, mon mari. Il a une attaque. Il est brûlant, vraiment brûlant. Il a vomi, et il y a du sang dedans.

— Un véhicule arrive, madame.

— Dépêchez-vous. Je vous en supplie, dépêchez-vous.

2

L'ambulancier Jonah Vorhies, âgé de trente-trois ans, sentit la soupe sur le feu et coupa le gaz avant d'emmener MacLeod sur un lit à roulettes avec sa collègue Patti Ann.

Celle-ci sauta au volant de l'ambulance et actionna la sirène pendant qu'il restait à l'arrière pour s'évertuer à stabiliser le patient, sous le regard de Mme MacLeod.

Elle tenait le coup. Pas d'hystérie. Il l'entendait presque ordonner à son mari de reprendre connaissance.

Mais Jonah savait reconnaître la mort quand il la voyait. Parfois, il la sentait. Il essayait de repousser cette intuition, car cela pouvait être un obstacle à son travail. Quelquefois, il devinait qu'un homme à peine effleuré dans la rue avait un cancer. Ou qu'un enfant qui courait à côté allait tomber de vélo l'après-midi même et écoper d'une fracture au poignet droit.

Il lui arrivait même de connaître le nom, l'âge et le lieu d'habitation de l'enfant. Cela pouvait être précis à ce point, et il en avait fait un jeu pendant un temps. Mais ça l'avait terrifié, et il avait arrêté.

Avec MacLeod, la certitude s'imposa vite et fort et refusa de se laisser refouler. Pire, elle vint avec une nou-

veauté : une vision. Lorsque lui et Patti Ann étaient arrivés, l'attaque avait cessé, mais tout en donnant des détails à sa collègue pour qu'elle les énumère à la radio, Jonah voyait le patient dans son lit, se retourner et vomir sur le sol. Appeler à l'aide avant de tomber à terre et de se mettre à convulser.

Il vit vraiment son épouse se ruer dans la chambre, entendit son cri. Il assistait à tout, tout, comme si la scène était projetée sur grand écran.

Et le spectacle n'était pas du tout à son goût.

Une fois l'ambulance arrivée aux urgences, Jonah fit de son mieux pour éteindre cet écran, effectuer tous les gestes possibles pour tenter de sauver une vie dont il savait qu'elle était déjà condamnée.

Il énuméra en vitesse les constantes vitales, les détails des symptômes et des traitements d'urgence appliqués jusqu'ici, pendant que le Dr Rachel Hopman – une très belle femme qui lui plaisait beaucoup – accompagnait au plus vite le patient vers une salle de traitement.

Là, il rattrapa Mme MacLeod avant qu'elle ne puisse pousser la porte battante. Et lui lâcha le bras comme s'il s'était brûlé : elle était morte, elle aussi.

— Ross, dit-elle avant de pousser la porte.

— Madame MacLeod, vous devez rester là. Le Dr Hopman est une excellente praticienne. Elle va faire tout ce qui est en son pouvoir pour votre mari.

Et pour vous, bientôt pour vous. Mais ça ne suffira pas.

— Ross. Je dois le...

— Je vous propose de vous asseoir. Vous voulez du café ?

— Je... Non, répondit-elle en se posant une main sur le front. Non merci. Qu'est-ce qu'il a ? Que s'est-il passé ?

— Le Dr Hopman va trouver. Est-ce qu'on peut appeler quelqu'un pour vous accompagner ?

— Notre fils est à Londres, il ne rentre pas avant quelques jours. Ma fille... Mais elle est enceinte, elle attend des jumeaux. Il ne lui faut pas d'émotions fortes. Elle serait bouleversée. Ma copine Marjorie.

— Vous voulez que je l'appelle ?

— Je...

Elle regarda son sac à main serré entre ses doigts, qu'elle avait pris par automatisme, de la même façon qu'elle avait enfilé son manteau et mis ses chaussures.

— J'ai mon téléphone.

Elle le prit, puis le regarda sans rien faire.

Jonah s'écarta et attrapa une infirmière au vol.

— Il faut quelqu'un pour s'occuper d'elle. Son mari est dedans, et c'est sérieux. Je pense qu'elle est malade aussi.

— Des gens malades, il y en a beaucoup ici, Jonah.

— Elle a de la température, je ne peux pas te dire combien. (En fait, si : 38,5 et en augmentation.) Le patient aussi. Je dois y retourner.

— Bon, bon, je vais l'examiner. Grave comment ? demanda l'infirmière en indiquant la salle.

Contre sa volonté, Jonah se tourna vers l'intérieur, où la femme qu'il n'avait pas osé aborder regardait l'heure et déclarait le décès.

— Vraiment grave, se contenta-t-il de répondre, s'échappant avant que Rachel ne sorte pour annoncer à Mme MacLeod la mort de son mari.

À l'autre bout de New York, dans un loft à Chelsea, Lana Bingham cria longuement son plaisir. Son cri se fit gémissement, son gémissement se fit soupir et elle desserra ses doigts crispés sur les draps, se soulevant pour enlacer Max dans sa jouissance.

Elle soupira encore, repue, détendue et appréciant le poids de son amant sur elle, son cœur tambourinant encore contre le sien. Elle passa une main lascive dans les cheveux bruns de Max. Il avait sans doute besoin d'une coupe, mais elle aimait quand ses cheveux avaient un peu de longueur, quand elle pouvait enrouler les mèches autour de ses doigts.

Six mois qu'ils avaient emménagé ensemble, songea-t-elle, et la vie à deux la comblait chaque jour un peu plus.

Bercée par les dernières retombées de son orgasme, elle ferma les yeux et poussa encore un soupir.

Puis cria lorsque quelque chose, quelque chose de sauvage et merveilleux éclata en elle, à travers elle, sur elle. Plus fort que l'orgasme, plus profond, dans un mélange violent de plaisir et de surprise que jamais elle ne parviendrait à décrire. Comme une explosion de lumière, un éclair frappant son intériorité, une flèche enflammée vers son cœur qui s'illuminait dans tout son être. Elle aurait presque senti son sang rougeoyer.

Sur elle, toujours en elle, le corps de Max eut un soubresaut. Sa respiration s'entrecoupa et, pendant un instant, il durcit de nouveau.

Puis tout se calma, se lissa, s'apaisa jusqu'à n'être plus qu'un scintillement derrière ses yeux, qui disparut bientôt.

Max se redressa sur les coudes et la regarda à la lueur d'une douzaine de bougies.

— C'était quoi, ça ?

Encore un peu sonnée, elle souffla longuement.

— Je sais pas. La plus grande réplique orgasmique de la terre ?

Il rit et effleura ses lèvres.

— Il va falloir qu'on achète une autre bouteille du vin qu'on a ouvert ce soir.

— Une caisse, tu veux dire. Waouh. (Sous lui, elle s'étira en levant les bras, puis les rabaissa.) Je me sens trop bien.

— Et ça se voit. Ma jolie, jolie sorcière.

Ce fut au tour de Lana de rire. Elle savait comme lui qu'elle était, au mieux, une débutante. Et ça ne la dérangeait pas du tout de le rester, de s'essayer à de petits sortilèges et rituels de bougies, d'observer les fêtes.

Depuis qu'elle avait rencontré Max Fallon, à un festival du solstice d'hiver et qu'elle était tombée amoureuse de lui – et pas à moitié – avant Ostara, elle s'était efforcée de se consacrer plus sérieusement à l'Art.

Mais elle n'avait pas le déclic et, pour être honnête, connaissait peu de gens qui l'avaient. La plupart... ou plutôt, tous ceux qu'elle côtoyait aux fêtes, rituels et rencontres, étaient aussi des novices. Et certains avaient un petit grain, selon elle. D'autres encore étaient beaucoup trop obnubilés.

Quelques-uns pourraient même être dangereux, s'ils avaient vraiment des pouvoirs.

Et puis, il y avait Max.

Lui, il avait le truc. Il venait d'allumer de son souffle les bougies de la chambre, chose qui avait toujours beaucoup séduit Lana. Et s'il était vraiment concentré, il pouvait faire léviter de petits objets.

Une fois, il avait fait flotter une tasse de café depuis l'autre bout de la cuisine et l'avait posée juste devant elle.

Impressionnant.

Et il l'aimait. C'était le genre de magye qui importait à Lana plus que tout le reste.

Il l'embrassa encore avant de s'écarter d'elle. Et de prendre une nouvelle bougie.

Lana leva les yeux au ciel et poussa un soupir exagéré.

— Tu es toujours meilleure quand tu es détendue. (Il la détailla tranquillement.) Tu as l'air relax, là.

Confortablement allongée sur le lit, toute nue, les bras derrière la nuque, ses longs cheveux caramel étalés sur l'oreiller, elle souriait.

— Pour être plus relax, faudrait que je sois évanouie.

— Alors essaie, dit-il en lui déposant un baiser sur les doigts. Concentre-toi. La lumière est en toi.

Elle souhaitait que ce soit vrai, parce qu'il le voulait. Et comme elle détestait le décevoir, elle se redressa et secoua sa chevelure.

— D'accord.

Elle se prépara, ferma les yeux et respira plus profondément. Elle essaya, comme il avait tenté de le lui apprendre, de révéler la lumière qu'il pensait en elle.

Bizarrement, elle sentit quelque chose se mouvoir en elle et, surprise, elle ouvrit les yeux, souffla.

La mèche s'éclaira d'un coup.

Elle la regarda avec stupeur tandis que Max souriait.

— Tu vois ! déclara-t-il avec fierté.

— Je... Mais je n'ai même pas... (Jusque-là, elle était arrivée à allumer quelques bougies, après deux minutes de concentration acharnée.) Je n'étais même pas prête... C'est toi qui l'as fait.

Amusée et secrètement un peu soulagée, elle lui pointa un doigt sur le torse.

— Tu essaies de me donner confiance en moi, c'est ça ?

— Non, je n'ai rien fait, lui assura-t-il en posant sa main libre sur son genou nu. Je ne ferais pas ça, et je ne te mentirais jamais. C'était toi et rien que toi, Lana.

— Mais je... Tu n'as vraiment pas agi ? Et tu ne m'as même pas, je sais pas, fait la courte échelle ?

— Seulement toi. Réessaie.

Il souffla la bougie et la lui mit dans la main, cette fois.

Maintenant nerveuse, elle ferma les yeux – pour se calmer plus qu’autre chose. Mais lorsqu’elle pensa à la bougie, à l’allumer, elle sentit une poussée en elle. Quand elle rouvrit les paupières, il lui suffit d’imaginer la flamme et celle-ci apparut.

— Oh. Oh, là, là. Je l’ai vraiment fait ! s’exclama-t-elle.

Ses yeux, bleus comme un ciel d’été, reflétaient la lueur.

— Qu’as-tu ressenti ?

— C’était... comme si quelque chose se soulevait en moi. Se soulevait, se répandait, je ne sais pas trop. Mais Max, c’était naturel. Pas un grand éclair et une explosion. C’était comme... comme respirer. Et malgré tout, un peu flippant, tu vois. On garde ça entre nous, tu veux bien ?

Elle le regarda à travers la flamme.

Elle contempla son visage beau et poétique, avec des pommettes saillantes sous l’ombre de barbe, comme s’il avait passé une journée sans se raser.

Elle distingua la fierté et l’intérêt dans ses yeux, d’un gris pur à la lumière de la bougie.

— Ne le note pas, ni rien. En tout cas, pas avant qu’on soit sûrs que ce n’est pas une exception.

— Une porte s’est ouverte en toi, Lana. Je l’ai vu dans tes yeux, tout comme j’y avais lu le potentiel le jour où on s’est rencontrés. Même avant de t’aimer, je le voyais. Mais si tu veux que ça reste entre nous, aucun problème.

— Très bien.

Elle se leva et alla placer sa bougie à côté de celle de Max. C’était un symbole de leur unité, se dit-elle. Elle se retourna, la lueur de la bougie vacillant derrière elle.

— Je t’aime, Max. C’est ça, ma lumière.

Il se leva, agile comme un chat, la rapprocha de lui.

— Je n’imagine pas ce que ma vie serait sans toi. Tu veux encore du vin ?

— Il y a un sous-entendu ?

Il sourit et l’embrassa.

— Je pense à du vin, et à commander de quoi manger, parce que je meurs de faim. Ensuite, on verra pour les sous-entendus.

— Je suis partante pour le tout. Et je peux cuisiner.

— Je n’en doute pas, mais tu l’as fait toute la journée. Tu peux prendre ta soirée. On avait parlé de sortir...

— Je préfère rester là. Avec toi.

Et de loin.

— Génial. Tu es d’humeur pour quoi ?

— Surprends-moi, dit-elle en se tournant pour récupérer le pantalon noir et le tee-shirt qu’elle portait un peu plus tôt sous sa blouse de second de cuisine et qu’il lui avait enlevés quand elle était rentrée du restaurant.

— Après deux doubles services dans la semaine, je serai contente de rester à la maison, de manger un bout de n’importe quoi que quelqu’un d’autre aura préparé.

— C’est réglé, conclut Max en remettant le jean et le pull sombre qu’il portait avant, pour écrire dans le bureau. Je vais ouvrir le vin et te surprendre avec le reste.

— Je reviens tout de suite, promet Lana en se dirigeant vers le placard.

Quand elle avait emménagé avec lui, elle s’était efforcée de limiter son espace à la moitié du placard, mais... Elle adorait les fringues et la mode. Et comme elle passait beaucoup de temps en blouse de cuisine et pantalon noir, elle se faisait plaisir en dehors du boulot.

Des vêtements de tous les jours pouvaient tout de même être jolis, voire un peu romantiques pour une soirée à la

maison. Elle choisit une robe bleu marine aux volants rouges flottant juste au-dessous du genou. Et elle pouvait réserver elle aussi une surprise à Max, avec des dessous sexy, pour la partie sous-entendue de la soirée.

Elle s'habilla avant d'examiner son visage dans le miroir. L'éclairage tamisé était plutôt flatteur, mais... Elle posa les mains sur ses joues et le rehaussa par un petit trompe-l'œil, ce pour quoi elle était douée depuis l'adolescence.

Elle se demandait souvent si le charme qu'elle déployait dépendait plus de la vanité que d'un réel pouvoir.

Ce qui ne la dérangeait pas. Elle n'avait absolument pas honte d'être ou de se sentir plus jolie que puissante. Dans tous les cas, elle plaisait à Max.

Elle se préparait à sortir quand elle se rappela les bougies.

— Ne pas les laisser sans surveillance, marmonna-t-elle avant de se retourner pour les souffler.

Elle s'arrêta et réfléchit. Si elle était capable de les allumer, pouvait-elle aussi les éteindre ?

— C'est juste l'inverse, non ?

En le disant, en le pensant, elle pointa le doigt vers une bougie, dans l'intention de s'en approcher pour essayer.

Mais la flamme s'éteignait déjà.

— Ça alors...

Elle s'apprêtait à appeler Max, puis se dit qu'il allait s'emballer sur le sujet et qu'ils finiraient par pratiquer et étudier plutôt que de profiter de leur petit dîner tranquille.

Alors elle passa simplement d'une bougie à l'autre dans sa tête, jusqu'à ce que la pièce soit sombre. Elle ne pouvait expliquer ce qu'elle éprouvait, ni comment cette porte dont Max avait parlé s'était soudain ouverte.

Elle y réfléchirait plus tard.

Pour l'instant, elle voulait reprendre de ce vin.

Pendant que Lana et Max dégustaient leur vin – avec en amuse-bouche du brie fondu sur des tranches de baguette que Lana n’avait pu s’empêcher de confectionner – Katie MacLeod Parsoni entra en catastrophe dans un hôpital de Brooklyn.

Les larmes n’étaient pas encore là parce qu’elle refusait de croire son père mort et sa mère soudain malade au point d’être aux soins intensifs.

Une main posée sur son ventre, son mari enlaçant sa taille inexistante, elle suivit les indications pour trouver l’ascenseur vers le service.

— Ce n’est pas vrai. C’est une erreur. Je te dis, je l’ai eue au téléphone il y a quelques heures. Papa avait un rhume, un truc comme ça, et elle préparait une soupe.

C’était déjà ce qu’elle lui avait répété en boucle sur le trajet en voiture. Tony garda son bras autour d’elle.

— Ça va aller, déclara-t-il, comme s’il ne trouvait rien de mieux.

— C’est une erreur, décréta-t-elle encore une fois.

Mais, arrivée au bureau des infirmiers, elle ne put décrocher un mot. Rien ne lui venait. Dans la détresse, elle se tourna vers Tony, qui expliqua :

— On nous a prévenus que Angie, Angela MacLeod, avait été admise. C’est leur fille, Kathleen – ma femme.

— Je dois voir ma mère. Je dois la voir. (Quelque chose dans le regard de l’infirmière fit paniquer Katie.) Je dois voir ma mère ! Je veux parler au Dr Hopman. Elle a dit...

Katie fut incapable de prononcer les mots.

— C’est le Dr Gerson qui soigne votre mère, commença l’infirmière.

— Ce n’est pas lui que je veux voir, c’est ma mère ! Et je souhaite m’entretenir avec le Dr Hopman.

— Allons, Katie, il faut essayer de te calmer. Pense aux bébés.

— Je vais contacter le Dr Hopman, assura l'infirmière en sortant de derrière le bureau. Vous n'avez qu'à vous asseoir ici pour patienter. Vous êtes à combien ?

— Vingt-neuf semaines et quatre jours, répondit Tony.

Là, les larmes montèrent, lentement.

— Tu comptes aussi les jours, articula-t-elle avec peine.

— Mais bien sûr, ma chérie, bien sûr. On va avoir des jumeaux, annonça-t-il à l'infirmière.

— Ça promet d'être mouvementé.

L'infirmière sourit, mais quand elle leur tourna le dos, son visage redevint grave.

Rachel répondit au bipéur dès qu'elle le put... et évalua rapidement la situation en apercevant le couple. Elle allait avoir une femme enceinte en deuil sur les bras.

Malgré tout, elle estimait préférable d'être arrivée là avant Gerson. C'était un excellent interne, mais il pouvait se montrer brusque au point d'être impoli.

L'infirmière fit un signe de tête à Rachel, qui se prépara et s'avança vers les Parsoni.

— Je suis le Dr Hopman. Je suis navrée pour votre père.

— C'est une erreur.

— Vous êtes Katie ?

— Katie MacLeod Parsoni.

— Katie, commença Rachel avant de s'asseoir. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Votre mère aussi. Elle a appelé les secours et nous l'a amené aussi vite que possible. Mais il était trop malade.

Les yeux de Katie, du même vert sombre que ceux de sa mère, s'accrochaient à ceux de Rachel. La suppliaient.

— Il avait un rhume. Un petit virus. Ma mère lui faisait de la soupe au poulet.

— Votre mère a pu nous donner quelques renseignements. Ils revenaient d'Écosse ? Mais vous n'avez pas fait le voyage avec eux ?

— Je dois me reposer.

— Ce sont des jumeaux, précisa Tony. Vingt-neuf semaines et quatre jours.

— Vous pouvez me préciser où en Écosse ?

— À Dumfries. Quelle importance ? Où est ma mère ? Je dois la voir.

— Elle est en isolement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Rachel répondit, le regard aussi calme et ferme que sa voix :

— C'est par précaution, Katie. Si elle et votre père ont contracté une infection ou se la sont transmise, nous devons éviter la contagion. Je peux vous laisser la voir quelques minutes, mais il faut vous préparer à un choc. Elle est très malade. Vous devez porter un masque et des gants, ainsi qu'une blouse de protection.

— Je m'en fiche, je dois la voir.

— Vous ne pourrez pas la toucher, ajouta Rachel. Et vous n'aurez que quelques minutes.

— J'accompagne ma femme.

— D'accord, mais avant, vous devez me donner tous les renseignements possibles au sujet de leur séjour en Écosse. Votre mère a dit qu'ils étaient rentrés aujourd'hui seulement, et qu'ils y étaient depuis le lendemain de Noël. Savez-vous si votre père était malade avant leur départ ?

— Mais non, il allait bien. On a fêté Noël. On va toujours à la ferme à cette période. Cette année, je ne pouvais pas voyager.

— Vous les avez eus au téléphone depuis ?

— Bien sûr, presque tous les jours. Je vous dis, ils allaient bien. Vous pouvez demander à mon oncle Rob, le frère jumeau

de mon père. Ils étaient tous là-bas, et tout allait bien. Vous pouvez lui poser la question. Il est à Londres.

— Vous pouvez me donner son numéro ?

— Je vais le faire, proposa Tony en prenant la main de sa femme. Je me charge de tout ça, et je vous donnerai tous les renseignements nécessaires. Mais Katie a besoin de voir sa mère.

Une fois le couple en vêtements de protection, Rachel fit ce qu'elle put pour les préparer.

— Votre mère est traitée pour déshydratation. Elle a beaucoup de température et nous nous employons à la faire baisser.

Le docteur s'arrêta devant la chambre vitrée. C'était une femme aux traits fins, dont les boucles noires par ailleurs exubérantes étaient retenues en arrière. L'épuisement minait ses yeux chocolat, mais son ton restait alerte.

— Le plastique qui recouvre tout est destiné à protéger contre les infections.

Katie ne put que regarder à travers la vitre le film plastique étalé dans la pièce, puis la femme dans l'étroit lit d'hôpital.

Comme une ombre de ma mère, pensa-t-elle.

— Je viens de lui parler. Je viens de lui parler, dit Mme MacLeod, agitée.

Katie s'agrippa à la main de Tony et entra.

Les moniteurs bipèrent. Des pics et des ondes parcouraient les écrans. Un genre d'aspirateur d'air vrombissait comme un essaim d'abeilles. Par-dessus, elle entendit la respiration laborieuse de sa mère.

— Maman.

Angie ne bougea pas.

— Elle a reçu des calmants ?

— Non.

Katie se racla la gorge, puis s'exprima d'une voix plus forte et plus claire :

— Maman, c'est Katie. Maman.

Angie remua et gémit.

— Fatiguée, trop fatiguée. Faire la soupe. Pas d'école aujourd'hui, vous n'irez pas à l'école. Mamounette, je veux mon pyjama mouton. Peux pas aller à l'école aujourd'hui.

— Maman, c'est Katie.

— Katie, Katie.

Sur l'oreiller, Angie agitait la tête d'un côté, puis de l'autre.

— Maman dit : « Katie, bloque la porte. Bloque la porte, Katie. »

Les paupières d'Angie frémirent, puis s'ouvrirent. Son regard brillant de fièvre parcourut la pièce.

— Ne le laisse pas entrer. Tu l'entends, qui fait du bruit dans les buissons. Katie, bloque la porte !

— Ne t'en fais pas, maman, ne t'en fais pas.

— Tu vois les corbeaux ? Tous les corbeaux en cercle.

Ce regard brillant et aveugle se posa sur Katie, et quelque chose qui ressemblait à sa mère s'y matérialisa.

— Katie. Ma petite fille.

— Je suis là, maman. Juste là.

— Papa et moi, on n'est pas au mieux de notre forme. On va prendre des plateaux-repas au lit devant la télé.

— C'est bien. (Les larmes se pressaient dans la gorge de Katie, mais elle articula les mots.) Tu te sentiras mieux bientôt. Je t'aime.

— Tu dois me tenir la main quand on traverse la rue. Il faut regarder des deux côtés, c'est très important.

— Je sais.

— Tu as entendu ? (Le souffle court, Angie se mit à chuchoter.) Il y a quelque chose qui fait du bruit dans les buissons. Qui regarde.

— Il n'y a rien, maman.

— Mais si ! Je t'aime, Katie. Je t'aime, Ian. Mes bébés.

— Je t'aime, maman, dit Tony, jouant le frère de Katie.

Et il le répéta, parce qu'il aimait vraiment sa belle-mère.

— On pique-niquera au parc tout à l'heure, mais... Ah non, la tempête arrive. Il vient avec la tempête. Des éclairs rouges, des brûlures et des plaies qui saignent. Fuyez ! (Elle se redressa d'un coup.) Fuyez !

Angie s'arrêta dans une violente quinte de toux qui projeta du mucus sur le rideau.

— Emmenez-la, ordonna Rachel en appelant l'infirmière.

— Non ! Maman !

Tony entraîna Katie hors de la chambre, malgré ses protestations.

— Je suis désolé, vraiment désolé, mais tu dois les laisser la soigner. Allez, dit-il, les mains tremblantes en l'aidant à retirer la blouse de protection. On doit enlever tout ça ici, tu te souviens ?

Il lui ôta ses gants, enleva les siens et les jeta. L'infirmière arriva au pas de course pour les assister.

— Vous devez vous asseoir, Katie.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Tony ? Elle délirait complètement.

— Ça doit être la fièvre. (Il la dirigea, grelottant contre lui, vers les chaises.) Ils vont la lui faire baisser.

— Mon père est mort. Il est mort et je ne peux pas penser à lui. Je dois penser à elle. Mais...

— C'est vrai.

Il garda le bras autour d'elle, ramena sa tête sur son épaule et caressa ses boucles châtaines.

— Nous devons penser à elle. Ian va venir aussi vite que possible. Il est peut-être déjà en route. Il va avoir besoin de nous, surtout si Abby et les enfants ne peuvent pas venir avec

lui, parce qu'il n'aura pas forcément trouvé assez de places sur un vol de retour.

Parler, juste parler, pensa Tony, et détourner les pensées de Katie de ce qui venait de se produire à l'intérieur de cet horrible rideau de film plastique.

— Tu te rappelles, il a envoyé un SMS pour dire qu'il avait pu avoir un petit avion pour Dublin, et qu'il avait un vol pour New York depuis là-bas. Tu te souviens ? Et il cherche à faire partir Abby et les enfants de Londres aussi vite que possible.

— Elle t'a pris pour Ian. Elle t'aime, Tony.

— Je sais, ça va, je sais.

— Je suis désolée.

— Oh, Katie, voyons.

— Non, je suis désolée. J'ai des contractions.

— Attends, quoi ? Combien ?

— Je sais pas, je sais pas, mais j'en ai. Et je me sens...

Quand elle chancela sur la chaise, il la prit dans ses bras et se releva, tenant sa femme et leurs bébés, sentant le monde s'effondrer sous ses pieds. Et il appela à l'aide.

Katie fut emmenée dans une chambre et, après une heure tendue, les contractions s'arrêtèrent. On lui prescrivit du repos et on la garda en observation à l'hôpital. Après un tel cauchemar, cette nouvelle épreuve les laissa tous deux épuisés.

— On va faire une liste de ce qu'il te faut à la maison et je vais aller te chercher ça. Je vais rester ici ce soir.

— J'arrive pas à réfléchir.

Malgré des yeux douloureux, Katie ne réussissait pas à les fermer.

Il lui prit la main, qu'il couvrit de baisers.

— Je vais faire vite. Et tu dois bien te reposer, comme t'a dit le docteur.

— Je sais, mais... Tony, tu pourrais juste aller voir ? Si ma mère va mieux ? Je ne pourrais pas me reposer avant de savoir.

— D'accord, mais ne t'avise pas de te lever et de danser la gigue pendant que je suis parti.

Elle arriva à produire un pâle sourire.

— Je le promets solennellement.

Il se leva et vint l'embrasser sur le ventre.

— Et vous deux, vous restez sagement où vous êtes. Les enfants alors, toujours pressés !

En sortant, il prit appui sur la porte, luttant contre le besoin insistant de s'effondrer. C'était Katie qui était forte, se dit-il. Mais maintenant, il devait l'être. Et il le serait.

Il erra dans le labyrinthe de l'unité de soins intensifs, trouva la porte menant à la salle d'attente, les admissions, les ascenseurs. Il soupçonnait que Katie allait devoir rester assez longtemps pour qu'il puisse apprendre à se repérer.

À l'ascenseur, il vit sortir une jolie femme noire plutôt petite, en blouse blanche et baskets. Il retrouva ses esprits.

— Docteur Hopman, l'interpella-t-il.

— Monsieur Parsoni, comment va Katie ?

— Appelez-moi Tony. Elle essaie de se reposer. Tout est en ordre. Pas de contractions durant la dernière heure et les bébés vont bien tous les deux. Elle va rester ici pour la nuit, et sans doute quelques jours de plus. Elle demande comment va sa mère, alors je venais aux nouvelles.

— Si on allait s'asseoir là-bas ?

Tony travaillait dans les magasins de sport de sa famille depuis l'enfance, et dirigeait désormais le plus important. Il savait lire à travers les gens.

— Non.

— Je suis vraiment désolée, Tony. (Elle le prit par le bras et le guida vers les chaises.) J'ai dit au Dr Gerson que je descendrais, mais je peux le faire venir, si vous préférez lui parler.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI (Barcelone)
le 7 février 2018

Dépôt légal : mars 2018
EAN 9782290160671
OTP L21EDDN000920N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion